

DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite)

Mais comment les passerai-je, ces deux grandes journées ? Comment surtout passer le dimanche, ce jour fatal, toujours à l'affût, pour ainsi dire, de mes stations forcées sur la route, avec l'impatience fiévreuse qui bouillonnait dans mon sang, la hâte, la hâte brûlante d'en finir de cet exécrable voyage dont le terme venait encore d'être reculé ? La chaleur était intense et le sable, sur lequel Omaha est bâti, envoyait à la gorge comme des bouffées suffocantes qui desséchaient le gosier. Il était, cependant, plus de six heures du soir ; j'avais une soif ardente, mais quoi boire ? De l'eau à la glace ? Il m'en aurait fallu un pot, et c'était peut-être mortel. Du reste l'eau à la glace ne désaltère pas ; depuis Noé, tous les hommes savent à quoi s'en tenir là-dessus. Sur mon chemin, de minute en minute paraissaient des saloons dont l'odeur me provoquait et m'attirait ; j'étais devenu comme furieux de soif ; le besoin le plus pressant était de la satisfaire... J'avais gardé avec amour, avec religion, une pauvre petite montre bien modeste, mais pour moi d'un prix inestimable : je songeai que je pouvais la mettre en gage et que j'en retirerais quelques dollars qui me mettraient en mesure d'attendre le lundi. C'était un temps bien court, et, du reste, je pourrais la racheter si facilement !... Je vis devant moi l'neigine d'un prêteur sur gages ; je m'arrêtai ; allais-je offrir à ce juif le dernier objet qui me rappelait des heures ineffaçables, pour toujours consacrées dans mon souvenir ? Il le fallait, c'était la seule ressource dont je pusse disposer ; j'entrai en palissant dans cette boutique cruelle où j'allais laisser ce qui me restait à cette heure de plus cher ; je marchandai, je débattis et je touchai quatre dollars.

C'était là ce que me rapportait toute ma bijouterie, quatre dollars ! J'avais gardé ma chaîne de montre pour entretenir l'illusion, et aussi un peu parce que je n'en aurais pas retiré trente cents. Après avoir avalé un pot de bière, je me rendis à l'hôtel. Rien, dans les temps modernes, n'égala le mouvement superbe avec lequel je remis au manager les cinquante cents qu'il m'avait prêtés. J'étais si confiant, si convaincu d'avoir une lettre de change le lendemain, que je me sentais d'humeur à faire des extravagances. Quatre cents soixante lieues seulement me séparaient désormais de Montréal, une enjambe ! J'avais envie de mépriser l'espace, il me semblait que la moitié des États-Unis était à moi et que je faisais un grand honneur aux citoyens d'Omaha que de daigner rester deux jours au milieu d'eux.—Avec trois piastres dans sa poche, et l'espérance, c'est à devenir fou.

J'entrai dans la salle à dîner d'un pas olympien ; il y avait là une dizaine de filles qui passaient et repassaient avec des plateaux contenant tous les petits plats qu'on mange d'ordinaire dans l'Ouest ; celles qui, pour le moment, n'avaient rien à faire, se tenaient à l'écart, un journal à la main et lisant : c'est comme ça. D'autres se promenaient autour des tables avec un éventail et chassaient les mouches ; c'est ces dernières qui avaient le plus à faire. Nous croyons communément qu'il y a des mouches dans le Canada, notre pays ; c'est là un préjugé qui a parfois sa raison d'être ! mai-, grands dieux ! qu'est-ce donc en comparaison d'Omaha ? Là, les mouches naissent d'elles-mêmes ; c'est la génération spontanée dans toute sa liberté et sa puissance. Sous un soleil qui marque cent degrés et plus à l'ombre au milieu de sables qui brûlent les pieds, dans une atmosphère que n'agit aucun souffle, elles s'épanouissent et flottent comme ces milliards de grains de poussière que fait apercevoir un rayon de soleil glissant tout à coup à travers les periennes d'une croisée. Chaque hôte a devant lui, à table, un éventail qu'il secoue d'une main, tandis qu'il essaie de manger avec l'autre ; s'il s'oublie ou s'arrête un instant, les mouches auront couvert son assiette et bouché ses narines et ses oreilles. Les portes et fenêtres sont doublées de treillis extrêmement fins pour les empêcher de pénétrer dans les maisons, mais elles se forment d'elles-mêmes à l'intérieur et naissent pour ainsi dire sous les yeux : la nuit, l'obscurité les tranquillise ; mais dès qu'apparaît le premier rayon d'aurore elles s'éveillent comme électrisées, dansent sur vos paupières, sur vos lèvres, dans vos cheveux, et commencent un bourdonnement qui, répété de chambre en chambre, de corridor en corridor, suffit à réveiller tous les hôtes de l'hôtel. Ajoutez à cela que les nuits sont suffocantes et qu'il est impossible d'établir le plus léger courant d'air, même en tenant toutes les issues ouvertes.

Au sortir de table, je me demandai ce que je pourrais bien faire pour tuer le temps ; j'allai me faire raser et couper les cheveux, puis je repartis, en marchant droit devant moi. On est bientôt sorti d'une ville comme Omaha et l'on ne tarde à se trouver au milieu des habitations qui l'entourent comme une ville nouvelle, parsemée de villas et de cottages noyés dans les bosquets. Toute la banlieue d'Omaha est délicieuse, ce sont des collines qui s'élèvent capricieusement dans toutes les directions, couverte d'une verdure luxuriante, des ravins et des petites vallées qui conservent un ombrage humide, et d'où s'échappent des sentiers pleins de mystères aboutissant aux prairies qui envoient les mille parfums de leur sol exubérant. C'est un singulier contraste que cette ville bâtie absolument sur le sable, sans un arbre et sans ombre, avec cette ceinture ruisselante de fraîcheur embaumée, répandant avec un abandon plein de tendresse et une prodigalité délicate ses senteurs vivifiants.

Devant, coule le Missouri, longue artère vaseuse, tortueuse, aux bords insipides et plats, qui, seul, alimente la ville d'une eau impossible à clarifier. Au loin flottent et s'enfient, sous la fermentation du sol, les longues prairies, semblables à de grosses vaches laitières, aux mammelles toujours gonflées. Du haut des collines les plus élevées, on découvre une vaste étendue dans laquelle percent çà et là, vaguement, quelques villages perdus dans la mer des plaines ; c'est un spectacle d'une grandeur calme et assouvie ; on dirait que la nature, satisfaite et replète, entr'ouvre mollement ses seins où s'abreuvent ses innombrables nourrissons. Les routes sablonneuses s'étendent à perte de vue, et l'on voit fuir, à tous les points de l'horizon, les locomotives des chemins de fer gagnant les villes, grandes et petites, qui, désormais, ne se comptent plus jusqu'aux rivages de l'Atlantique.

Après une heure d'une marche contemplative, je revins à la ville et me mis à parcourir les deux ou trois rues principales. A part les magasins, les banques et quelques hôtels, il était impossible de trouver là autre chose que des saloons où entraient et d'où sortaient tour-à-tour des consommateurs flegmatiques, à la figure ennuyée. Je me rendis à l'hôtel et me dirigeai vers la salle de billard : là, même spectacle, mêmes physionomies : évidemment, Omaha n'était pas une ville d'une gaieté étourdissante. Vers minuit, je songeai que j'avais à peu près tout

vu, et que je pourrais bien aller me coucher, en attendant le lendemain qui serait mon jour de délivrance.

A midi précis, dimanche, je me trouvais au bureau de poste, et je demandais ma lettre de change, tout prêt à signer mon nom dans le livre des lettres enregistrées : *There is no registered letter for Mr. A. Buies*, me répondit un des commis du bureau de poste. Cette parole tomba sur moi comme une douche d'eau froide sur un corps baigné de sueurs. Je n'avais pas de lettre ! Pendant quelques minutes je restai comme abasourdi, cloué sur place ; puis je songeai qu'il pouvait bien y avoir un retard d'un jour et que, sans doute, le lendemain, ma lettre m'arriverait. Je repartis : chemin faisant, j'entrai dans un bureau de télégraphe et envoyai une dépêche pressante à Montréal, pour demander au moins des nouvelles de mon argent et savoir s'il était en route. Ce télégramme me coûta deux dollars et me laissa de nouveau complètement à sec. Je comptais avoir une réponse au bout de quelques heures. Dans la soirée je me rendis au bureau du télégraphe ; on n'avait encore rien reçu pour moi ; je me rendis à deux autres bureaux où la réponse à ma dépêche pouvait peut-être se trouver ; même néant. Jusqu'à deux heures du matin, j'allai ainsi d'un bureau à l'autre sans être plus avancé. Une inquiétude mortelle commençait à me serrer le cœur ; je me faisais toute espèce de consolations : "C'est un peu cher qu'un télégramme de deux dollars, me dis-je, et mon ami considère qu'il est inutile de m'envoyer un message, puisque mon argent est sur le point de m'arriver."

Je passai un bout de nuit fiévreuse, sans sommeil, pendant lequel j'avais cinq à six verres d'eau à la glace. Au matin, à huit heures, j'avais déjà parcouru les trois bureaux de télégraphe. Pas une réponse encore. J'attendis l'ouverture de la malle : "Nous ne recevons pas de lettre enregistrée, le lundi," me répondit le commis à qui j'avais parlé la veille. J'en avais donc encore pour une journée de plus. Cette journée, je la passai à aller d'un bureau de télégraphe à l'autre ; que pouvais-je faire et qu'avais-je à faire ? Mon inquiétude était telle que je ne pouvais pas rester assis un instant pour lire une ligne, pas même les nouvelles des journaux. Le mardi, pas encore de lettre, pas encore de message. Le lecteur ne peut pas comprendre, et, moi, je ne saurais lui dépeindre ce que c'est qu'une pareille situation.

Il faudrait qu'il eût vu Omaha, qu'il connût l'ennui accablant qui règne dans cette petite ville peuplée uniquement de gens arrivés depuis seulement quelques années et tous occupés d'affaires, il faudrait qu'il se rappelât que j'étais seul, constamment seul, que de dix heures du matin à cinq heures du soir, la chaleur était telle que personne ne se montrait dans les rues, que je ne pouvais trouver aucun remède à mes embarras, et qu'il me fallait attendre les mains liées, incapable de faire un pas, incapable d'une distraction quelconque, de la moindre petite promenade dans quelque endroit avoisinant, parce que je n'avais pas seulement vingt cents pour payer un omnibus, que j'étais comme emprisonné, sans raison apparente, depuis trois jours, dans une ville où les voyageurs n'arrêtaient jamais plus de quelques heures, que ma soif constamment alimentée par une chaleur accablante, par l'inquiétude et par le mouvement incessant que je me donnais, était devenu insatiable, et que pour chaque verre que je prenais, il me fallait misérablement demander crédit, que tout cela devait me commencer à paraître étrange au manager de l'hôtel qui, d'un moment à l'autre, pouvait me demander de l'argent, que mon humiliation grandissait déjà presque à l'égal de l'inquiétude, que je craignais presque de me montrer aux repas, qu'il me semblait que tout le monde lisait sur ma figure le donjon profond où je me trouvais, que je n'avais absolument aucune ressource, de quelque côté que je me tournasse, pour sortir du cercle de fer qui m'étreignait ; enfin, que je ne pouvais vivre, passer une journée que par l'espoir du lendemain qui sans cesse reculait.

"Si une heure d'attente expire lentement," a dit le poète, qu'est-ce donc que vingt-quatre heures d'une angoisse qui me laissait à peine quelques instants d'un sommeil douloureux ? Le mercredi vint ; ni message ni lettre encore. Je ne sais pas au juste comment je revins de la malle ce jour-là : ma pauvre tête avait été si bouleversée, depuis deux jours, que je la sentais rapidement gagnée par la folie. Évidemment j'étais abandonné par tout le monde ; je n'avais plus un ami, et l'on avait vite oublié l'absent qui ne devait plus revenir : "Puisqu'il est parti, c'est son affaire, ce n'est pas à nous de le tirer d'embarras ; c'était là sans doute ce que l'on disait de moi..." La souffrance rend injuste ; j'oubliais, en ce moment, que j'avais laissé derrière moi des amis qui ne m'eussent jamais fait défaut dans aucune circonstance de la vie ; à l'heure même où la perte de toute espérance allait peut-être me porter le coup fatal, eux songeaient au meilleur moyen de me faire parvenir mon argent sans retard, et ils n'avaient pu le trouver qu'avec beaucoup de peine, comme on va le voir.

Il y a aux États-Unis un système de mandats par télégraphe comme nous en avons un sur la poste. Il suffit de déposer à un bureau de télégraphe telle somme à destination de tel endroit pour que le destinataire la touche une heure après ; mais ce genre d'opération ne se fait point entre les États-Unis et le Canada ; je l'ignorais encore, on ne m'en avait pas prévenu, et, comme j'avais demandé dans ma première dépêche qu'on m'envoyât un mandat par télégraphe, et qu'il y avait déjà quatre jours de cela, j'avais quelques raisons de ne plus espérer.—Autre chose : en supposant qu'on m'eût envoyé une lettre de change, je n'aurais pu en toucher le montant sans faire constater rigoureusement mon identité. Oh ! les gens de l'Ouest sont féroces sur ce point, et ils ont bien raison, car ils habitent un pays où toutes les précautions sont utiles. Ils ne vous reconnaissent en affaires que lorsque votre identité est constatée par quelque personne connue ; les meilleurs papiers du monde ne vous serviraient de rien, car qui peut certifier qu'ils sont authentiques ? Comme je ne connaissais personne dans Omaha, je n'aurais pu en aucune façon me faire reconnaître pour Arthur Buies, chroniqueur, voyageur par secousses, que le sort a fait par ironie seigneur et pour de bon bohème incurable.

Or, pendant que je me désespérais, mes amis avaient songé à tout cela ; ils s'étaient informés, et après tous renseignements pris, ils avaient convenu de faire un dépôt dans une agence commerciale, laquelle télégraphierait à une agence semblable à Omaha de livrer cent dollars en or à la personne qui viendrait les réclamer dans certaines conditions bien définies. Mais, pour le moment, j'ignorais tout cela, et les malheurs répétés avaient fini par m'enlever la confiance aussi bien que l'espoir. Avant de renoncer à tout, je résolus d'envoyer un nouveau télégramme, un télégramme pressant, suppliant, qui dit en dix mots ce que j'aurais écrit en cinq pages. Pour ce télégramme, il fallait deux dollars. J'engageai mon pistolet qui m'en rapporta cinq, et je courus au bureau du télégraphe.

Mon message partit, et toute la journée j'attendis en vain une réponse. J'étais allé peut-être trente fois d'un bureau à un autre, et les opérateurs avaient fini par être tellement fatigués

de moi qu'ils me regardaient à peine et me répondaient après la troisième ou quatrième question.—Les ai-je ahuris, les ai-je ennuyés, tanés, fendus, sciés dans tous les sens, ces pauvres opérateurs ! Ils tenaient bureau de jour et bureau de nuit ; à deux heures, à trois heures du matin, j'arrivais et je demandais une dépêche, et toute la journée en outre je les harcelais.—Enfin, je voulus frapper un grand coup, j'allai trouver le surintendant lui-même d'une des lignes, et lui déclarai qu'il me fallait absolument une réponse, que j'y avais droit, que je soupçonnais que mes dépêches n'avaient pas été régulièrement expédiées, et qu'il était tenu de s'informer si, au moins, elles avaient été livrées à leurs destinataires à Montréal.

Le surintendant me fit justice : il envoya lui-même une dépêche au bureau de Montréal et réclama une réponse catégorique, en me disant de revenir le lendemain. Il était alors onze heures du soir ; je me rendis à mon hôtel un peu tranquillisé. Dès huit heures, le lendemain matin, je me trouvais à l'ouverture du bureau du jour. Il n'y avait pas encore de réponse, mais je n'avais pas de raison de m'en étonner ; un opérateur m'expliqua que toutes les dépêches envoyées des États de l'Ouest au Canada devaient subir un temps d'arrêt à Détroit, d'où elles étaient expédiées dans mon pays par des lignes canadiennes ; il me donna à entendre que la réponse au message du surintendant pourrait bien ne pas arriver avant le soir.

Ce jour-là était le jeudi. Dès onze heures, c'est-à-dire à l'heure de la distribution de la malle venant de l'Est, je me trouvais au bureau de poste : "Il y a une lettre enregistrée à votre nom, me dit le commis. De qui l'attendez-vous et de quel endroit ?" Ces formalités étaient nécessaires ; heureusement qu'elles ne m'offraient aucune difficulté. Je répondis nettement ; il n'y avait pas d'erreur possible, et l'on me livra ma lettre... Je n'osais y toucher, ma main tremblait, il me semblait marcher sur des fils électriques ; le bonheur trop longtemps attendu est comme le bonheur inattendu ; il vous surprend avec autant de violence et vous n'osez y croire.—J'avais donc là cent dollars et j'allais sortir de ce trou maudit où depuis cinq jours, j'éprouvais des humiliations, des déceptions et des découragements sans nombre !—Je courus à l'hôtel sans ouvrir ma lettre ; le train devait partir avant dix heures et demie, et j'avais une foule de petites choses à faire. Je préparai ma malle et je m'habillai pour le voyage. Je descendis et demandai mon compte ; je devais avoir l'air de Napoléon à Austerlitz. Il y avait dans Omaha un brave Allemand, propriétaire d'un saloon, qui m'avait fait souvent crédit sur ma bonne mine ; je pensai à lui d'abord ; je courus à la banque la plus voisine, j'entr'ouvris en frémissant ma lettre... et il y avait dans un billet de dix dollars !.....

Non ! cela ne pouvait être. Je tournai et retournai vingt fois le billet entre mes mains : mes yeux me trompaient sans doute ; il ne pouvait y avoir tant d'ironie et tant de perfidie dans un simple billet de banque... Pourtant, il fallait bien se rendre à l'évidence du chiffre ; la lettre ne contenait qu'un mot : "Mon cher ami, je vous envoie les dix dollars que vous m'avez demandés par votre télégramme de San Francisco ; que Dieu vous bénisse ; très pressé." C'était l'opérateur qui s'était trompé et qui avait demandé pour moi dix dollars au lieu de cent, et cette lettre m'arrivait huit jours après son départ du Canada ; c'était alors le deux juillet, et elle était datée du vingt-cinq juin. Comment cela se faisait-il ? Il n'y avait pourtant que trois jours de chemin de fer entre Omaha et Montréal ; pourquoi cette lettre en avait-elle mis sept à me parvenir ? Je courus au bureau de poste m'informer. Un des employés me fit savoir que les lettres venant du Canada étaient toujours retardées de quelques heures à Détroit, ce qui leur faisait perdre une journée, et qu'elles étaient ensuite régulièrement retenues une autre journée à Chicago pour la redistribution dans tous les États de l'Ouest ; qu'en outre il était très rare que, pour une cause ou pour une autre, sur cette longue distance, les lettres ne fussent retardées d'un jour ou deux de plus.

Tous ces retards m'eussent été indifférents, pourvu que j'eusse reçu cent dollars au lieu de dix. Mais cela était par trop fort, et il me semblait que le destin abusait ; avoir pris la peine d'envoyer un télégramme ne à onze cents lieues, et le payer trois piastres pour en avoir dix, cela me paraissait une fatalité de mauvais goût ; il y avait bien d'autres farces à faire que celle-là, et le sort aurait pu attendre un autre moment pour me jouer un pareil tour. Néanmoins, j'avais dix dollars dans ma poche et je pouvais faire figure avec cela pendant quarante-huit heures au moins ; je pourrais dans tous les cas au moins payer mes cigares et mes verres et ne pas renouveler vingt fois par jour les mêmes petites humiliations ; j'aurais une physionomie tout comme un autre homme, des yeux que la honte ne ferait plus rougir à chaque instant et des yeux qui oseraient en regarder d'autres.

La première chose à laquelle je pensai fut d'aller retirer ma montre. Comme je la tins longtemps sur mon cœur, bien serrée, bien close dans cette petite poche de gilet où, depuis tant d'années, elle en avait senti chaque battant ! il me semble que lorsqu'elle y rentra de nouveau, après cinq jours de séparation, elle frétillait d'aise et cherchait à se blottir dans le petit fin foud du coin afin de ne plus en sortir. Je la regardais, je l'embrassais et je la remisais vite dans son trou de peur de la perdre encore. Que voulez-vous, lecteurs ! ceci est peut-être puéril à vos yeux ; c'est que je ne puis donner aux choses leur valeur et leur véritable expression. Cette petite montre était pour moi dix années de ma vie qui me revenaient tout-à-coup, dix années pendant lesquelles elle ne m'avait pas quitté un instant, et, dans l'horrible abandon où je vivais depuis un mois, une heure de conversation muette et attendrie avec le seul objet qui me rappelât tant de choses envolées, mais toujours chères, était-ce donc trop ?

Je retournai aux bureaux du télégraphe, c'est ainsi que je passai la journée entière, ou bien encore, j'allais à l'arrivée de tous les trains, et le soir entre sept et huit heures, je faisais une promenade dans les bois et les vallées serpentines qui entourent Omaha. Cette fois encore, il n'y avait pas de réponse au message du surintendant, qui, cependant avait été envoyé depuis déjà dix huit heures. Alors je compris que c'en était décidément fini de moi. Je n'avais pas voulu m'adresser à ma famille, parce que tous les membres en étaient di-à-droite et à gauche à la campagne, et qu'il aurait fallu trop de temps pour en recevoir une réponse ; je n'avais pas voulu davantage écrire, parce qu'à tout compter il ne fallait rien moins que dix jours pour qu'une réponse m'arrivât et j'avais toujours pensé que le langage du télégraphe était plus énergique, plus pressant, mon horrible position serait plus vite comprise. Mais pour le coup je résolus de tout tenter ; j'envoyai quatre à cinq lettres dans toutes les directions et un télégramme que je payai trois dollars, et qui devait arracher les entrailles de mes amis, s'ils en avaient encore.

Lorsque j'eus fini, il était six heures du soir. Je soupa lentement, posément, je relus mes lettres, les affranchis tout